

Première partie

Je tiens à garder intact le souvenir des jours derniers. Conserver à l'abri du temps, les événements, mes pensées, mes émotions. Aussi ai-je décidé d'écrire dans les moindres détails cette courte époque de mon existence.

J'entrai dans le bar et m'installai à la même table que nous occupions il y a deux semaines. Je sortis de mon cartable un cahier, celui sur lequel j'inscrivis mes notes pendant les réunions de travail, et je me mis à écrire jusqu'à la nuit tombée, jetant de temps à autre par la baie vitrée un regard vers la rue, en espérant encore la voir apparaître.

Lundi 23 février

4H30. La musique du radio réveil inonda la chambre. D'une main malhabile je cherchai le bouton d'arrêt. Quelques secondes plus tard le silence reprit ses droits. Près de moi, Laurence dormait.

Ce matin, je devais prendre le premier avion pour Orly afin de suivre une formation professionnelle d'une semaine à Paris. J'achevai mon petit déjeuner sur la pointe des pieds, pour ne pas réveiller Laurence et ma fille Fanny, et, dans la nuit froide, refermai doucement la porte en quittant la maison.

Saint Paul est à trente kilomètres au sud de l'aéroport de Blagnac. À cette heure matinale, la circulation est fluide, une demi-heure suffit pour faire le trajet.

Enregistrement du billet, passage au contrôle de sécurité, embarquement. La routine. Prendre l'avion pour Paris, c'est le lot commun des cadres supérieurs de province comme moi, pour peu qu'ils travaillent dans des grandes entreprises. Les déplacements

réguliers au siège, souvent localisé sur l’Ile de France, sont inévitables.

Je travaille à Vertel, opérateur de téléphonie mobile bien connu dans l’hexagone. Je suis responsable d’un groupe d’experts techniques. La formation de cette semaine est une présentation de la 3G, une technologie ultra performante qui permettra l’émergence de services révolutionnaires pour nos clients. Du moins c’est la vision de Vertel qui se donne deux ans pour déployer le réseau dans les principales villes de France. Le pari est ambitieux, l’enjeu est majeur. Aussi est-il vivement recommandé aux managers de la branche technique d’aller suivre cette formation à Romainville, chez Nokia, notre fournisseur industriel.

D’Orly, il faut traverser Paris du sud au nord pour se rendre à Romainville. Un vrai parcours du combattant. Navette Orlyval, RER, métro, bus, cinq minutes de marche, destination.

A l’entrée, le gardien, bien au chaud dans sa guérite, me demanda une pièce d’identité et le motif de ma visite. Il vérifia si mon nom figurait sur sa liste. « Jean Fontaine » réfléchissait-il tout haut en faisant glisser son Bic sur chaque nom. « Voilà ! » dit-il satisfait. Il émergea la ligne d’une croix et me tendit un badge à l’effigie de Nokia. Puis il m’indiqua le chemin des salles de cours avant de me lâcher dans l’enceinte de l’entreprise. Dans un dédale de bâtiments, j’empruntai une longue allée de façades noircies par les émanations des tuyaux d’échappement, où des fenêtres, en enfilade, éclairaient des salles remplies d’équipements électroniques. Heureusement, un beau matin d’hiver compensait le triste décor avec son soleil froid brillant dans un ciel bleu immaculé. À gauche au bout de l’allée, je tombai sur le bâtiment de la formation.

Détestant être en retard, j’avais encore une fois surestimé mon temps de trajet, et comme souvent, je fus le premier arrivé. Naturellement, l’accès aux salles était fermé. À travers les baies vitrées, j’aperçus une femme de ménage qui passait l’aspirateur.

Je frappai à la vitre et lui fis mon plus beau sourire. Est-ce grâce à mon charme « torride » ou à l'élégance du badge suspendu à mon cou ? Toujours est-il qu'elle consentit à m'ouvrir. Dans le hall d'entrée, des tables rondes et des tabourets de bistrot. Contre le mur, des corbeilles de biscuits, un thermos de café et des bouteilles de jus de fruit me tendaient les bras. Mon petit déjeuner déjà loin, je ne me suis pas fait prier.

Quelques élèves arrivèrent, emmitouflés dans leurs manteaux, convoitant du regard le métal blanc du thermos.

À 9H le formateur apparut et nous pria de le suivre jusqu'à la salle de cours. La pièce, borgne, éclairée par des néons, baignait dans une lumière froide. Devant des tables alignées, le bureau du formateur. Derrière lui, un tableau blanc, et juste à côté, un écran perlé sur lequel était projeté le logo de Nokia.

Je choisis de m'asseoir à la première place du premier rang. C'est un vieux truc d'écolier sage pour se soustraire aux distractions des camarades et rester attentif au discours du maître. Mais aujourd'hui, c'est juste pour y voir mieux, mon acuité visuelle ayant, avec le temps, perdu de sa jeunesse.

Le cours commença enfin.

10H30, la pause, qui se fit principalement autour du thermos. Le groupe, d'une douzaine d'élèves, était sympathique. Le plus jeune devait avoir la trentaine et le plus âgé approchait les cinquante cinq. Du haut de mes 44 ans j'avais la satisfaction puérile de ne pas encore faire partie des anciens. Il y avait des Lyonnais, des Lillois, des Nancéens, un Toulousain (moi-même) et des Parisiens. Le formateur était jeune. S'il maîtrisait parfaitement son sujet, par contre, il manquait d'autorité. Et c'est à grand peine qu'il nous fit regagner la salle de classe.

Midi ! En route pour la cantine de Nokia. Une cuisine de qualité et un coin réservé aux clients, plus au calme, furent très appréciés.

13H30, reprise du cours à un rythme peu soutenu. Puis 17H vint marquer la fin de cette première vacation.

C'est en attendant le bus devant l'entrée de l'entreprise qu'elle attira mon attention pour la première fois. Je l'entendais converser avec une autre collègue en évoquant les jours heureux de leur vie étudiante. Plutôt réservé, les connaissant à peine, je serais normalement resté dans mon coin. Mais aujourd'hui, j'ai trouvé naturel de m'immiscer dans la conversation et d'échanger avec elles des banalités sur le coût des transports parisiens.

– Additionne le prix du métro et du bus pour venir chez Nokia toute la semaine et tu verras que ce n'est pas donné, ai-je dit en poinçonnant mon titre de transport à la montée du bus.

– Pourquoi n'achètes-tu pas un ticket hebdo à deux zones plutôt que des carnets plein tarif ? répondit-elle. Ça te fait presque 50% d'économie.

Ce fut notre première prise de contact.

À la descente du bus, il fallut nous séparer, chacun en route vers son hôtel. Trois mètres plus tard, je me suis retrouvé dans le quartier de La Villette, complètement perdu. Le beau temps matinal, qui s'était gâté peu à peu, avait laissé la place à une épaisse pluie de neige fondue. Et c'est trempé jusqu'aux os que j'aperçus enfin, au bord du canal de l'Ourcq, l'enseigne lumineuse de l'hôtel.

Arrivé dans ma chambre, je n'avais qu'une obsession, prendre un bain. Quel plaisir de m'enfoncer dans l'eau chaude ! Si je m'étais écouté, je me serais endormi dans la baignoire et j'y serais encore.

De ma fenêtre, on pouvait voir la Géode. Le long du canal, des joggers téméraires, peu soucieux de la pluie persistante, couraient imperturbables. « Si j'avais su qu'on pouvait courir à deux pas de l'hôtel, j'aurais pris mes affaires de sport » pensai-je à regret. Mais qu'à cela ne tienne, un survêtement et des baskets, il doit bien s'en trouver à Paris, non ? Aussi me programmai-je un footing pour le lendemain soir et me donnai un coup de pied au derrière pour descendre faire mes achats. Le quartier était commerçant, je trouvai mon bonheur presque en bas de l'hôtel. À

mon retour, fatigué par la longue journée, j'abandonnai le projet de restau sympa quelque part dans le quartier. « Celui de l'hôtel fera très bien l'affaire » me dis-je.

Arriva l'heure de téléphoner à la maison, comme je le fais chaque soir quand je suis en déplacement.

– Allô ! Laurence ?

– Ah ! Enfin ! répondit-elle d'un ton de reproche. Qu'est-ce que tu faisais ? Ça fait plus d'une heure que j'attends. Je commençais à m'inquiéter.

– Ne t'en fais pas. Tout va bien. Pour une fois, l'avion n'a pas eu de retard et je me suis offert le luxe d'arriver le premier. Et toi, comment s'est passée ta journée ?

– Ne m'en parle pas. Odile était absente, j'ai dû me taper tout le travail à sa place...

Laurence adore parler et ne s'arrête plus une fois lancée. Au bout de quelques minutes je parvins enfin à glisser :

– Et Fanny ? Elle avait un contrôle de math ce matin. L'a-t-elle réussi ?

– Quand je lui ai posé la question, elle m'a envoyée balader. J'en ai déduit que ça n'a pas marché comme elle voulait.

– Avec elle c'est toujours pareil. Elle n'est jamais contente et, au bout du compte, ses notes ne sont pas si mauvaises. Enfin, on verra. La seconde, c'est une classe importante, il faut qu'elle s'accroche...

– Bon, quand est-ce que tu rentres ? coupa-t-elle. Je trouve que tu vas souvent à Paris ces temps-ci. Tu ne pourrais pas t'arranger pour y envoyer quelqu'un à ta place ?

– Si seulement je le pouvais, je ne m'en priverais pas ! Passer mes soirées seul, coïncé dans une chambre d'hôtel, ça n'a rien d'excitant. Pour le retour t'ai-je dit que j'atterris vendredi à 22H ? Ça me fera arriver à Saint Paul avant 23H... Allez, je te laisse. À demain. Je t'embrasse.

Mardi 24 février

Ce matin, elle est arrivée, douillettement calfeutrée dans son grand manteau vert. Elle nous a dit bonjour, poignée de main pour les uns, bise pour les autres. Lorsqu'elle s'est approchée de moi, j'eus droit à la bise, mais eut-elle le choix tant je m'étais avancé la joue tendue ? Encore inconnu hier à ses yeux, je ne savais pas pourquoi mais j'éprouvais l'envie de griller les étapes pour gagner au plus tôt le cercle de ses amis.

Dans la salle de cours, elle se trouvait au second rang, presque derrière moi si bien que j'aurais pu la toucher en tendant le bras. Légèrement décalée sur ma droite, je pouvais l'observer du coin de l'œil en me retournant, lorsqu'un élève du fond prenait la parole. Parfois nos regards se croisaient, mais furtivement, car elle ne voulait pas perdre le fil de la formation.

Elle était brune, cheveux mi-longs. Ses yeux, deux diamants noirs, lui donnaient un regard mystérieux et profond. Vêtue d'un jeans et d'un pull-over rouge, sa fine silhouette évoluait féline avec des gestes gracieux qui inspiraient calme et sérénité.

Sur un bristol plié en deux, nous avons inscrit nos noms, prénoms et lieu de travail. Elle s'appelait Julie Vaironèse et travaillait à Lille, comme Raoul, son voisin de table.

À la cantine, nous nous sommes retrouvés à la même table et, comme dans le bus, nous parlâmes de tout et de rien.

– Je vais acheter un appareil photo numérique, dit-elle, mais pour trouver un bon modèle au meilleur rapport qualité prix, ce n'est pas évident.

– Tu devrais consulter Internet, des sites font des études comparatives qui devraient t'aider à faire ton choix.

Je poursuivis en lui conseillant le Nikon que Gégé, mon collègue et ami, a acheté récemment et dont il est très satisfait. J'alimentais la conversation de mon mieux mais sans l'éloquence des grands jours. Pourtant j'aurais voulu retenir toujours son attention pour prolonger le plus longtemps possible la caresse de son

regard sur moi. Se sentir écouté, se sentir exister à travers l'autre, c'est si bon ! J'appréciais sa présence et je crois que le sentiment était partagé. Ainsi, par la suite, toutes les occasions de nous rapprocher furent bonnes.

Ce soir, je suis allé courir le long du canal devant l'hôtel. J'adore courir, d'autant plus que j'avais besoin de me détendre. La concentration pour suivre le cours, la frénésie des transports, Paris, tout cela m'avait fatigué. Je suis passé devant la Géode. À l'affiche de cette salle de cinéma futuriste, un documentaire en relief sur la station spatiale orbitale internationale. J'ai pris un billet pour la séance du lendemain soir. Ça sera toujours mieux que de croupir à l'hôtel.

Plus tard, dans ma chambre, en attendant le sommeil, j'ai revécu les temps forts de la journée. La formation 3G, les collègues, Julie.

Mercredi 25 février

L'heure de la cantine était le moment privilégié pour me rapprocher de Julie naturellement. Mais cette fois-ci, pour nous asseoir à côté l'un de l'autre, il me fallut ruser. Elle attendait encore son entrecôte quand je venais déjà de quitter la caisse. Scrutant la salle mon plateau sur les bras, Caroline, la lyonnaise, me fit de grands gestes pour indiquer la table du groupe. Manque de bol, il ne restait qu'une place libre à laquelle je devais logiquement m'asseoir, ce qui ne m'arrangeait pas du tout. C'est Denis qui m'a sauvé la mise. Comme il m'avait suivi, je proposai de compléter une nouvelle table avec lui pour qu'il ne se retrouve pas seul. Et trente secondes plus tard, Julie déposa son plateau près du mien. Objectif atteint ! Ça peut sembler ridicule mais j'étais fier de moi. En bon pêcheur, j'avais tendu mes filets et le poisson convoité s'y était pris. Volontairement ? Probablement. Du moins je me plaisais à le croire. Cela dit, je n'étais pas plus inspiré qu'hier pour alimenter la conversation. Et c'est Denis qui prit la vedette en évoquant sa passion pour la moto. Intarissable, il

décrivait sa collection d'une dizaine de modèles rares en ponctuant son récit d'anecdotes incroyables. Julie était tout ouïe. Entre eux s'installait une connivence que je ne partageais pas, et l'attention soutenue qu'elle prêtait à notre ami me contrariait. Bref, j'étais jaloux et n'avais qu'un souhait, être seul avec elle, du moins sans concurrence. Mais pour cela, il fallait trouver autre chose que les repas de midi. Plus facile à dire qu'à faire car donner des rendez-vous aux femmes n'a jamais été mon fort. Cependant, j'avais ma petite idée et cette fois-ci, le désir l'emporta sur ma timidité.

Je me décidai à sortir du bois au moment du café. Pendant que je la servais, je me surpris à dire d'une voix mal assurée : « Peut-être pourrions-nous faire quelque chose ensemble ce soir si ça te fait plaisir ? » Troublé par mes propos jugés trop hardis, je faillis renverser la tasse. Julie, aucunement déstabilisée, répondit avec ce flegme que j'admirais : « Je suis désolée mais ce soir, je suis invitée chez ma sœur et son mari, du côté de Melun. »

Libre, aurait-elle accepté ma proposition ? Je n'en suis pas persuadé mais peu importe, j'étais fier de mon audace et de plus, j'aurais été rongé de remords si je ne l'avais pas fait.

J'ai donc respecté, à contrecœur, le programme initial de ma soirée et je suis allé à la Géode. Le spectacle me déçut mais sans doute avais-je la tête ailleurs. Dans les étoiles, certes, mais bien loin de la station spatiale orbitale internationale.

Comme les autres soirs, je pris mon repas à l'hôtel et regagnai ma chambre. Allongé sur le lit à peine défait, le dos calé entre les oreillers, un regard distrait vers la télé, je cogitais. S'il y avait la moindre chance de passer une soirée avec Julie, il fallait forcer le destin et trouver une occasion pour demain soir. Vendredi, ce sera trop tard car à la fin du cours elle prendra sûrement son train directement pour Lille. Va pour demain mais comment faire ? Je n'allais tout de même pas jouer les pots de colle en revenant à la charge avec une nouvelle proposition. Attendre qu'elle fasse le premier pas ? Ne rêvons pas ! Et pour forcer le destin, on peut mieux faire. Bon, admettons tout de même que Julie ait vraiment

eu envie de sortir avec moi et qu'elle souhaite rattraper le coup. Seulement voilà, elle voudrait bien me relancer à son tour mais elle hésite. « Que va-t-il penser de moi ? » Les convenances judéo-chrétiennes, quelle plaie ! Dieu que la vie est compliquée ! Elle n'osera jamais. À moins de lui tendre une perche...

Aussi avais-je imaginé un plan. D'abord, lui demander si elle a passé une bonne soirée. Après quoi, en fille de bonne courtoisie, elle devrait s'enquérir de la mienne. Ensuite, si elle a des projets pour ce soir, la logique serait qu'elle me pose une question du style :

– Et ce soir, qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Ce soir ? répondrais-je, j'aurais bien aimé visiter Montmartre et boire un verre au "*Lapin agile*", un cabaret branché du quartier. Mais tout seul ce n'est pas très marrant.

– Si tu veux, je pourrais t'accompagner.

Si seulement elle pouvait répondre cela ! Ce serait du pain béni. Sinon, je pourrais toujours m'arranger pour lui suggérer cette solution en prenant soin de ne pas lui forcer la main. Mon plan semblait logique, certes, mais incertain. De toute façon, je n'avais pas trouvé mieux, il fallait bien faire avec. Un œil sur ma montre, un coup de zapette à la télé, trouver le sommeil, oublier les complots, dormir.

Jeudi 26 février

Ce matin, Julie avait opté pour un pull Lacoste bleu marine qui lui allait à ravir.

À la cantine, nos manœuvres discrètes pour être ensemble guidèrent nos plateaux vers celui de Caroline. Assise à côté de Julie, elle faisait le grand écart entre notre conversation et celle de ses voisins de gauche. Quant à moi, j'attendais le moment propice pour déployer ma stratégie de la veille. Un blanc se fit dans la discussion. C'était maintenant ou jamais.

– Alors, ta soirée à Melun, c'était bien ? demandai-je l'air faussement détaché en remplissant mon verre de Perrier.

– Oui, Très bien...

Elle en fit une brève description et reprit aussitôt :

– Et toi, la Géode, ça t'a plu ?

– Bof ! À vrai dire, les films en relief du Futuroscope m'ont d'avantage impressionné.

Puis il y eut un bref silence. Que dis-je, une éternité ! « Bon sang mais qu'est-ce qu'elle attend ? » ...

– Et ce soir, qu'est-ce qu'as-tu prévu de faire ? (Bingo !!!)

– Ce soir ? récitai-je, j'aurais bien aimé visiter Montmartre et boire un verre au "*Lapin agile*", un cabaret branché du quartier. Mais tout seul ce n'est pas très marrant.

– C'est vrai que c'est le genre de sortie à faire à plusieurs.

Alors je pris mon courage à deux mains :

– Si ça te dit de me suivre, ça sera avec plaisir. Cela dit, c'est sans obligation d'achat.

– Après tout pourquoi pas ?

Elle avait répondu, très naturelle, nullement surprise par mes avances à peine voilées. Mon plan avait marché. J'aurais dû en être fier et soulagé. Seulement voilà, mon scénario s'arrêtait là, brutalement, sans suite. Comme un acteur avec un trou de mémoire, je me suis trouvé sans voix, troublé, puis paniqué au fur et à mesure du blanc qui s'installait. Évidemment, dans ce genre de situation, j'ai le chic de m'enfoncer davantage.

J'étais asphyxié, parler devenait vital. Des mots, il me fallait des mots à dire à tout prix. Alors je me suis embarqué dans un galimatias sensé indiquer comment rejoindre la butte à pied depuis Pigalle. Ça ne dura pas dix secondes mais je vécus ce cafouillage comme un calvaire. Par ailleurs, nous qui souhaitions rester à l'écart des oreilles indiscreètes, il fallut que notre voisine funambule écoutât la conversation à ce moment-là. Aussi, avons-

nous évité soigneusement toute allusion à notre soirée jusqu'à la fin du repas.

Cependant, alors que je pensais notre soirée acquise, des signes sensibles dévoilèrent son embarras. Elle devait regretter son accord impulsif. Finalement, souhaitait-elle vraiment sortir avec moi ce soir, du moins dans ces conditions ? Dans la salle de cours, avant l'arrivée du formateur, elle parcourait le "*Pari-scope*", comme pour chercher un spectacle à voir ce soir. Je voulu tester mon hypothèse en revenant sur ma proposition. On n'était pas obligé d'aller à Montmartre, il y avait peut-être mieux à faire. Mes doutes étaient fondés car finalement nous avons opté pour une soirée ciné. Mais à la fin du cours, au moment de partir, nouveau changement. Elle était désolée, elle avait un coup de barre et préfèrerait ne pas sortir. Tel un soufflet dégonflé, j'étais retourné à la case départ. J'essayais de cacher ma déception mais tout me trahissait : mon air de chien battu, mes mains embarrassées, tout.

Nous marchions vers la sortie, l'heure du départ était proche. Dans le hall, elle entama une discussion impromptue avec le formateur et quelques collègues. On aurait dit qu'elle aussi, n'avait pas envie de partir. Peu à peu, nos camarades nous quittèrent, jusqu'à nous retrouver seuls dehors devant le bâtiment de la formation. Je m'apprêtais à lui dire au revoir quand soudain, un rayon lumineux traversa le noir que je broyais.

– Veux-tu que nous fassions un bout de chemin ensemble ? demanda-t-elle.

Mon regard s'éclaira d'un grand sourire.

– Avec plaisir !

Il faisait beau, et nous n'avions pas envie de nous entasser dans le bus. Alors, comme nous avions le temps, nous avons préféré marcher. Chemin faisant je fus agréablement surpris d'apprendre que si Julie s'était attardée avec le formateur avant à la sortie, ce n'était pas si fortuit. Sur notre passage, un bar nous attendait, nous nous y arrêtâmes.